

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Un père et sa fille, aujourd'hui / *Un léger vertige*

Michel Euvrard

Volume 11, numéro 2, décembre 1991, février 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34066ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Euvrard, M. (1991). Un père et sa fille, aujourd'hui / *Un léger vertige*. *Ciné-Bulles*, 11, (2), 7-8.

Un père et sa fille, aujourd'hui

par Michel Euvrard

Un léger vertige est le premier long métrage de fiction de Diane Poitras, auparavant réalisatrice de trois vidéos (*Pense à ton désir*, 1984 ; *Il vous reste une demi-heure*, 1986 ; *Comptine*, 1986), et il s'agit d'un téléfilm. On pouvait donc craindre que l'inexpérience ou la docilité de la réalisatrice nous vaille un « produit » conforme aux normes télévisuelles : linéaire, simple, aseptique. *Un léger vertige* est au contraire une comédie dramatique bourrée de choses à voir et à entendre, menée tambour battant, ultra-contemporaine sans être coupée du passé, québécoise — ou plutôt montréalaise — et, pour employer la formule consacrée, ouverte sur le monde, amusante mais pas niaise ou bêtement optimiste, émouvante sans être sentimentale.

Le film raconte quelques semaines de la vie d'une famille depuis la rentrée scolaire au mois de décembre à peu près, une famille à la mode d'aujourd'hui : pas de grands-parents visibles, parents divorcés ou séparés. Catherine, la fille, vit avec son père, Philippe, un homme dans la quarantaine dont l'amie, Elena, une sud-américaine elle-même mère d'un petit garçon, vit de son côté. Comme Philippe est très occupé, Catherine est beaucoup laissée à elle-même, et Philippe s'apercevra qu'elle a cessé d'aller à l'école seulement quand elle aura aussi quitté la maison, pour aller vivre avec son *chum* et suivre des cours de théâtre. Et c'est seulement à ce moment-là aussi qu'entre brièvement en scène la mère de Catherine.

Si, sur le plan thématique, les rapports de la fille et du père sont au centre du film, ils sont d'autant plus problématiques que Philippe, journaliste pigiste obligé à une intense activité professionnelle, ne veut sacrifier ni ses amours ni ses plaisirs : aussi, dans son emploi du temps délirant, Catherine a-t-elle la portion congrue. Comme en plus il ne se voit pas vieillir, Philippe, dans ses rapports avec sa fille, retarde sur la réalité : c'est tout juste s'il lui donne 14 ans alors

qu'elle en a 15, et il faudra qu'il la voit installée chez son *chum*, puis jouant sur une scène, pour accepter le fait qu'elle n'est plus une enfant. La voie est alors ouverte à des rapports moins proches peut-être mais plus vrais, et le film se termine sur cette note positive.

En nous présentant cette image éclatée de la famille, *Un léger vertige* invite la comparaison avec, par exemple, *les Fleurs sauvages* de Jean Pierre Lefebvre (1982) et donne la mesure des changements intervenus en moins de dix ans. Les deux films apparaissent inversement symétriques : dans *les Fleurs sauvages*, un cinéaste explore les rapports d'une fille adulte, mariée, mère de famille, avec sa mère veuve ; dans *Un léger vertige*, un cinéaste examine ceux d'un père séparé avec sa fille adolescente — et avec sa blonde, elle aussi chef de famille monoparentale. *Les Fleurs sauvages* se passe pendant les vacances, à la campagne, le père, la mère et les deux enfants réunis, et rien ne trouble l'atmosphère paisible, égayée par la visite de couples amis, que les rapports parfois tendus entre la mère et la grand-mère ; encore s'agit-il de liquider, ou plutôt de dépasser un vieux conflit, une vieille rivalité mère/fille. Lefebvre dépeint un milieu homogène, une famille unie qui retrouve à la campagne quelque chose comme le paradis originel : idylle utopique, évidemment, mais qui satisfait sans doute chez ces citadins un vieux désir, une vieille nostalgie.

Rien de tel dans *Un léger vertige* : vivre en ville y est une donnée ; les personnages ne gravitent plus vers un centre, un foyer familial, ils se dispersent, se quittent, vivent seuls ; il n'y a que des rapports d'individu à individu, Philippe et son ami d'enfance, Philippe et le voisin âgé, Philippe et Elena, Philippe et Catherine...



Paul Savoie dans *Un léger vertige* (Photo : Bertrand Carière)

Coup de cœur : Un léger vertige

Si les rapports père/fille sont bien le thème central du film, le père relègue un peu au second plan les autres personnages, fille comprise : eux sont plausibles, normaux, sympathiques, lui est extroverti, excessif, hyperactif ; avec sa tendance à se prendre pour Superman — il faut le voir faire du vélo comme un malade — et à se croire toutes les qualités, Philippe est fort agaçant. Mais il apporte au film la combinaison rare d'un rythme rapide, précipité même, et d'une texture riche et dense : un épisode n'est pas terminé qu'un autre lui succède. Il y a toujours plusieurs choses à regarder sur l'écran et à écouter sur la bande son : les bruits ambiants, les conversations, les musiques se chevauchent, se recouvrent, se contrarient ; les moments de répit, de détente sont rares. Par obligation professionnelle et par goût (sa compagne actuelle est d'origine étrangère), Philippe est constamment traversé par les événements extérieurs, proches ou lointains dans l'espace et dans le temps : la candidature d'un écrivain célèbre à la présidence d'un pays latino-américain, la crise d'Oka, la guerre civile espagnole et les volontaires canadiens et québécois du bataillon Papineau-McKenzie, le mouvement fasciste d'Adrien Arcand au Québec dans les années 30.

L'ouverture au monde, la curiosité, l'appétit des événements et des êtres, qui en font un personnage assez nouveau dans le cinéma québécois, ne vont pas chez Philippe sans des contradictions que Diane Poitras observe avec amusement, avec un mélange de tendresse et d'ironie, bref avec un détachement qu'elle n'aurait peut-être pas eu vis-à-vis du personnage féminin qu'elle avait d'abord conçu ; le changement de sexe a certainement été payant. La réalisatrice montre très bien les décalages entre l'image que Philippe a de lui-même et l'effet qu'il a sur les autres, la façon dont eux le voient ; Philippe se voit tolérant, disponible, alors que souvent il agace ou fatigue ; décontracté, alors qu'il est compulsif ; il se croit certainement clairvoyant, libre de ses choix, mais son amie Elena ressemble beaucoup à son ex-femme (« La ressemblance n'étant pas dans le scénario, dit la réalisatrice, mais quand on s'en est aperçu, on a trouvé que c'était bien... ») ! Il a des idées progressistes, et se montre un père plutôt traditionnel.

Diane Poitras nous propose, comme Jacques Leduc dans **Trois Pommes à côté du sommeil**, avec une sensibilité, des moyens et un style différents, un « portrait de l'artiste en Montréalais de 40 ans » ; mais alors que le personnage de Leduc est largement

en creux, Philippe est tout en relief, où l'un a décroché, l'autre accroché. Tous deux cependant, l'un au bord de la déréliction, l'autre du *burnout*, sont en déséquilibre, et c'est ce qui sans doute est significatif : dû certes en partie à leurs tempéraments respectifs, ce déséquilibre n'est-il pas également symptomatique des temps mous, « flous », que nous (ne) traversons (pas) ?

Un léger vertige est cependant, par le ton, dont j'ai parlé, et par le style, davantage un symptôme, qu'un simple document sociologique. Alors que dans la plupart des *sitcoms* télévisés, les lieux ont toujours l'air de décors, les appartements donnent ici l'impression que les personnages y vivent vraiment ; cela tient évidemment au choix des meubles et des accessoires, mais aussi et surtout aux cadrages : Diane Poitras et son directeur de la photographie, Carlos Ferrand, ont écarté presque entièrement les gros plans (pratiquement les seuls qui me viennent à l'esprit sont ceux de Philippe à vélo), et, dans les nombreuses scènes à deux personnages, les champs-contrechamps au profit des plans moyens, qui permettent de voir ensemble les personnages, les objets qui les entourent et le lieu, ou une partie du lieu, où ils se trouvent, mettant ainsi l'accent moins sur la psychologie individuelle des personnages que sur leurs rapports entre eux et avec leur environnement.

De plus, la prolifération des objets, au moins dans l'appartement de Philippe, la palette des couleurs et leur intensité, le rythme serré du montage — les plans et séquences ne sont pas, je crois, particulièrement courts, mais ils s'achèvent souvent abruptement plus tôt qu'on ne s'y attendait — confèrent à la bande image une densité et un rythme, une complexité redoublée par la richesse égale de la bande son (qui est elle aussi, dans la plupart des *sitcoms*, d'une pauvreté navrante). Il n'est pas rare qu'on entende à la fois une conversation *on screen* entre deux personnages, une autre au téléphone entre l'un d'eux et un interlocuteur *off screen*, pendant qu'un disque classique tourne sur l'électrophone, et que les bruits de la rue entrent par la fenêtre ouverte. Toute cette matière sonore est efficacement ordonnée par la musique épisodique mais très chantante de Robert Lepage, qui contraste heureusement avec la tendance actuelle au « mur à mur » dans la plupart des films québécois.

Le réalisme — c'est un film réaliste — se colore ici, visuellement et auditivement, d'une générosité, d'une prodigalité même, quasi baroques. ■

Un léger vertige

16 mm / coul. / 80 min /
1991 / fic. / Québec

Réal. : Diane Poitras
Scén. : Diane Poitras et Michel Langlois
Image : Carlos Ferrand
Son : Claude Beaugrand
Mus. : Robert M. Lepage
Mont. : Marie Hamelin
Prod. : Ian Boyd - Films Vision 4, pour les Producteurs T.V. Films Associés
Dist. : T.V. Films Associés International
Int. : Paul Savoie, Emmanuelle Téreault, Dulcinée Langfelder, Laurent Faubert-Bouvier, Marie Laberge, Raymond Legault, Anaïs Goulet-Robitaille